

ped vers le petit pavillon situé à l'extrémité du parc, où Jean demourait depuis la mort de son père.

Mais Jean était parti depuis longtemps, son fusil sur l'épaule, et la comtesse ne trouva que le bonhomme Guillaumier, le père de la pauvre Rose.

La comtesse rentra désappointée.

A dix heures, un laquais vint l'avertir que le déjeuner était servi.

Madame Durand descendit à la salle à manger où les héritiers se trouvaient réunis.

Les Maltevert seuls étaient absents.

La comtesse serra la main d'Oscar, salua ses cousins et prit la place d'honneur.

Le tendre Anacharsis de la Barillère alla s'asseoir en rougissant au bout de la table, et comme son père s'approchait de la comtesse pour lui faire son compliment du matin, il s'imagina que la demande en mariage allait avoir lieu incontinent, et il éprouva un horrible malaise.

Le marquis de Posrhéac succéda au chevalier Arthur de la Barillère. Il avait son habit vert, sa veste ven-re-de-biche, il était poudré, musqué, ambré, et s'appuyait avec une grâce juvénile sur un jonc à pomme d'or.

Le vieux Céladon déposa aux pieds de la comtesse ses hommages entortillés dans une phrase fleurie et parfumée empruntée à feu le chevalier Dorat, et cela avec une grâce et une aisance que le maréchal de Richelieu n'eût point désavouées, s'il eût été de ce monde.

Puis il lui effleura la main d'un baiser et s'assit à sa droite.

—Où sont nos cousins de Maltevert? demanda madame Durand.

—A la chasse, répondit le commandant.

—Ah! fit la veuve. Ces messieurs auraient pu y renoncer pour aujourd'hui, ce me semble.

—Pourquoi donc? demanda M. le vicomte Aristodème de Franquépées se penchant à l'oreille de son aîné.

—Par politesse, sans doute, répliqua ironiquement celui-ci. Décidément, l'aîné des Franquépées était mal disposé pour la comtesse. Quant à M. de Posrhéac, qui n'aimait que médiocrement les Maltevert depuis qu'ils avaient repoussé sa proposition, il saisit au vol cette occasion d'être aimable à leurs dépens.

—Ces messieurs, dit-il, ont oublié le savoir-vivre de la noblesse française en servant dans les kaizerlitz, et ils préférèrent les ardeurs du soleil au feu des plus beaux yeux du monde.

Le compliment était fade, mais il eut son petit succès.

La comtesse répondit du ton qu'aurait employé, trente ans plus tôt, une duchesse à paniers:

—Vous êtes adorable, marquis!

Le sourire qui accompagna ces paroles acheva de tourner la tête au Céladon.

M. Anacharsis de la Barillère faillit s'en trouver mal.

Mais un supplice plus grand encore était réservé à l'adolescent. La comtesse s'oublia, durant le déjeuner, à appeler le commandant, par son prénom, et le jeune inoffensif gentilhomme, qui réprouvait si fort le meurtre d'une mouche, se prit à souhaiter la potence pour M. de Verteuil.

L'amour rend féroce.

Anacharsis de la Barillère ne leva plus les yeux durant le déjeuner.

Les Franquépées chuchotèrent.

Le marquis ne tarit point en galanteries surannées, que la jeune femme écouta avec une patience et une grâce évangéliques.

Bontemps de Saint-Christol, personnage toujours muet, mangea en homme qui n'a point à payer son écot.

En sortant de table, le marquis offrit son bras pour un tour de parc, tandis que le commandant allait tirer des cailles au vol du chapon. Les Franquépées se remirent à la recherche du diamant, et M. le chevalier Arthur de la Barillère épia le moment favorable d'entamer sa délicate négociation. Quant au jeune Anacharsis, il alla s'enfermer dans sa chambre et attendit, palpitant, le retour de son père.

Quelques heures après, le commandant, revenant de la chasse, trouva la comtesse causant avec Jean, le fils du commandeur.

Elle sa'ua amicalement le jeune chasseur et prit le bras d'Oscar, tandis que Jean s'éloignait discrètement.

—Savez-vous, lui dit-elle, que je trouve ici un roman tout fait?

—Comment cela?

—Je suis déjà demandée en mariage.

—Et par qui? fit M. de Verteuil en souriant.

—Par deux soupirants à la fois.

—Allons donc!

—Rien n'est plus vrai.

—Mais encore?

—Le premier a la cinquantaine.

—Ah! et le second?

—Le second est un adolescent.

—Contez-moi donc cela!

—Volontiers, car c'est fort drôle.

La comtesse fit prendre au commandant un petit sentier qui s'enfonçait dans le parc.

FIN

L'épisode qui fait suite a pour titre :

CAMILLE

AU BON MARCHÉ

MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

VENTE EXTRAORDINAIRE POUR LES FÊTES

Tous nos Satins unis et barrés dans toutes les couleurs, réduits à 10c la verge. La balance de nos Pluches en Soie dans toutes les nuances qui se vendent ailleurs à 62½c, mais qui se trouvent toujours Au Bon Marché pour 47½ LA VERGE.

La seule maison où l'on peut se procurer du RUBAN EN PLUCHE DE SOIE dans toutes les nuances.

RÉDUCTION EXTRAORDINAIRE dans les lignes suivantes : Foulards en Soie, Echarpe, Mouchoirs en Soie, Cols, Boucles, Collets et Poignets, Chemises et Sous-Vêtements.

GRANDE VARIÉTÉ dans nos Lainages Tricotés, tels que, Ceintures, Tuques, Bas et Mitaines dans toutes les couleurs, à être clair sans réserve.

La balance de nos Chapeaux en Foutre garnis, à être donné à 75c chaque. Grande Vente de FOURNITURES DE MAISON.

SPECIAL :—Coton à Drap, double largeur, 72 pouces, à être sacrifié à 15c la verge.

MERVEILLE.—Tous nos Tapis Brussels, Tapestry et Corde. Tous nos Prélarts anglais, américains et canadiens, à être vendus à n'importe quel prix.

Toute notre grande variété de Rideaux en Net et en Soie brute, à être sacrifiée à 50c dans la piastre.

Un Pôle pour Rideau, complet, pour 33c.

1869 — RUE NOTRE-DAME, Près de la RUE MCGILL — 1871

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire